

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 5.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
L'E CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

12eme. ANNEE No 144

OTTAWA, VENDREDI 17 JUILLET 1891

LE NUMERO 3 CENTS

LETTE DE FRANCE

LA PRESSE CONSERVATRICE

Depuis quelque temps, on n'a pas vu de journaux conservateurs, aux catholiques, aux conservateurs, les appels à une action décidée et vigoureuse. On a créé des comités, on a organisé des banquets, on a prononcé des discours retentissants à table et aux séances solennelles de plusieurs Congrès. Partout où a été exalté en particulier l'importance de la presse, le rôle prépondérant de la presse dans les luttes à soutenir, la nécessité de fortifier, de multiplier les organes de la presse, devenue la première puissance de notre temps, l'instrument par excellence de la démocratie moderne; et, nulle part, ces considérations n'ont été mieux à leur place que dans le récent banquet de la Presse monarchique et catholique de Paris et des départements, où M. le comte d'Haussonville a fait entendre des paroles aussi vibrantes qu'une sonnerie de clairon.

J'approuvais vivement à ces exhortations pressantes, à ces chaleureux appels; mais voilà bien des années que je recueille, dans les mêmes banquets, dans les mêmes congrès, sous le patronage des mêmes comités, les mêmes recommandations, les mêmes vœux, que ne suivent hélas! aucune organisation pratique, aucune transformation, aucun progrès! On se réunit on parle, on toise, on rédige de beaux manifestes, et tout continue, comme par le passé!

Depuis, on a bien raison de signaler la puissance irrésistible de la presse et de conseiller aux catholiques et aux conservateurs de mettre cet instrument formidable au service de leurs idées et de leurs croyances. Plus on multiplie les écoles, plus on généralise l'instruction, et plus c'est un devoir de guider les intelligences initiées aux connaissances humaines, plus il importe de les diriger au lieu de les laisser à l'arbitrage de doctrines subversives et aux propagandes démoralisatrices.

Mais que fait-on pour cela? Il faut avoir le courage de le dire: rien, presque rien. Tous les partis, tous les groupes républicains, radicaux, socialistes, révolutionnaires, ont des organes puissants et exercent une influence désastreuse sur l'opinion des masses. Seuls, les royalistes et les catholiques n'en ont pas. Leur presse, aussi bien à Paris que dans les départements, est la plus faible, la moins répandue, la moins influente de toutes. Est-ce vrai?

Quand vous entendez parler d'un journal à grand tirage, riche, exerçant une action considérable, tenez pour certain qu'il n'appartient ni aux idées monarchiques ni aux croyances catholiques. Les organes de cette nuance végètent obscurément, ne faisant pas leurs frais pour la plupart et n'exerçant autour d'eux aucune action décisive.

C'est un fait. On peut en gémir, on ne peut pas le nier; et je vais l'établir d'ailleurs par des chiffres et de nombreux indiscutables. Ce n'est pas cependant que le talent, l'habileté, le dévouement font défaut aux écrivains catholiques et monarchistes. Ils en ont tout autant que leurs adversaires, et souvent davantage. Ce qui leur manque, c'est l'organisation, c'est l'outil, ce sont les ressources, alors que, au contraire, ces ressources ne devraient être nulles part ailleurs plus abondantes.

L'élément chef du bureau de la Statistique au ministère des Finances, M. de Foville, évalue à 70 milliards le chiffre des valeurs mobilières de toute sorte possédées par les Français, en regard de 10 milliards attribués à la terre, de 40 milliards à la propriété bâtie et de 10 milliards pour les meubles proprement dits; soit un total d'environ 200 milliards. Or, est-il exagéré de croire que les monarchistes, catholiques et conservateurs possèdent sinon la moitié, certainement plus du tiers de ces 200 milliards? — Eh bien! quel sacrifice proportionnel à cet énorme capital font-ils en faveur de la presse? — C'est à-dire en faveur de leurs croyances, de leurs convictions, de leur intérêt social?

FAITS DIVERS

LYNCHÉ TROIS FOIS

Une dépêche de Milan (Tennessee), annonce le décès d'un singulier personnage Garrett Hume, qui avait été lynché trois fois, dans le cours de sa vie aventureuse, mais qui avait échappé chaque fois à la mort, grâce à un stratagème probablement unique dans son genre. Hume était employé, il y a dix-huit ans, comme simple gardeur de bétail, dans la ferme d'un riche étieur du Texas. Or, peu de temps après, il est devenu lui-même éleveur, et l'on n'a pas tardé à remarquer dans la région cette étrange coïncidence qu'il s'enrichissait rapidement à mesure que les troupeaux de ses voisins diminuaient par suite de la disparition de leur bétail. Cela ayant causé une certaine agitation, Hume a disparu pendant quelques jours. On sait aujourd'hui qu'il est allé à Galveston se faire poser à la gorge un tube en argent. Cependant peu après son retour à sa ferme, Hume a été saisi une nuit par les vigiliants, qui l'ont pendu à un arbre. Mais son tube en argent l'a sauvé, et il est allé recommencer son système d'élevage dans une autre partie du Texas, où il n'a pas tardé également à se faire lyncher pour la seconde fois.

Ce singulier éleveur est allé se fixer alors tout près de la frontière du Mexique; mais là, il a bien failli être lynché pour de bon, car les vigiliants, après l'avoir pendu la nuit, ont chargé quelques uns d'entre eux de le surveiller jusqu'au lever du jour. Cependant un negre ayant coupé la corde juste à temps, Hume s'est enfui au Mexique, et n'est revenu aux Etats-Unis qu'il y a quelques années.

Detail à noter, c'est son appareil, qui l'avait sauvé trois fois de la potence du juge Lynch, qui a causé la mort de Hume en s'oxydant à la longue et en se déplaçant.

LA POTENCE DANS L'ARKANSAS

Un individu du nom de Robert Williams condamné à mort pour avoir assassiné un nommé Albert Hayes, au mois de novembre dernier, a été pendu à onze heures et demie du matin dans la prison de Pine Bluff, (Arkansas).

Hayes, qui était célibataire, a été trouvé mort, dans la nuit du 23 novembre, dans une maison isolée qu'il habitait à dix milles environ de Pine Bluff. Il avait été tué d'un coup de fusil pendant la nuit, et l'on a eu recours à des limiers pour découvrir son assassin. Les limiers ayant trouvé la piste du meurtrier, ont conduit les agents de police chez Williams, et celui-ci a été arrêté sur cette simple indication.

Traduit devant la cour d'assises, Williams, en dépit de ses dénégations a été trouvé coupable et condamné à mort. Le jugement a été confirmé ensuite par la cour suprême, et le gouverneur de l'Etat a refusé de commuer la peine. Dès qu'il a été informé de la décision du gouverneur Williams, il a fait l'aveu de son crime. Il a prétendu que Hayes avait eu un accès de folie et qu'il était parti pour cela qu'il l'avait tué. L'excuse n'a été marquée par aucun incident dignes d'être signalés. Williams était résigné à son sort et arrive sur l'échafaud, il a dit qu'il Dieu lui avait pardonné son crime et qu'il avait la certitude de s'en aller tout droit au ciel. Quelques instants après la trappe s'abaissait; mais le choc n'a pas été assez fort pour disloquer la colonne vertébrale, et le supplicié n'est mort qu'au bout de onze minutes de pendaison.

UNE EMMEUTE A SAN DIEGO

Des désordres très graves, causés par des matelots du croiseur des Etats-Unis Charleston, ont eu lieu dans la soirée de mardi à San Diego (Californie). Onze matelots, dont les congés étaient expirés s'enivraient dans un débit de boissons, lorsque quatre délégués marshall sont arrivés et ont voulu en arrêter un. Les dix autres matelots ont pris aussitôt la défense de leur camarade et il s'en est suivi une bagarre épouvantable. Un constable du nom de Mitch il est allé au secours des marshall; mais déjà un rassemblement énorme de débauchés, de matelots et de badauds s'était formé devant la porte du cabaret, et la bataille est devenue bientôt générale dans la rue. Les marshall, accablés par le nombre,

LETTRE DE FRANCE

Prusse seule, et dépasse 150 pour toute l'étendue de l'Empire! Sur ce total, un grand nombre sont quotidiens, et il en est même qui paraissent deux fois par jour! Beaucoup ont de 20,000 à 50,000 souscripteurs; les autres, de 5,000 à 10,000; — réunissant ainsi un ensemble de plus d'un million d'abonnés, qui représentent de cinq à dix millions de lecteurs quotidiens! Quelle force! quel levier pour soulever l'opinion! Eh bien! on ne saurait trop le redire, ce levier puissant, cette force victorieuse, c'est la presse qui les a mis aux mains des catholiques allemands; et dans un espace de temps si court, en moins de dix années. — Seulement, ils ont su accomplir les sacrifices nécessaires.

M. de Ketteler disait un jour: "Si saint Paul revenait aujourd'hui sur la terre, il se ferait journaliste." Et méritant cette parole en pratique, l'illustre évêque de Mayence est resté lui-même journaliste jusqu'à la fin de sa vie. Voilà les modèles à suivre. Y pensons nous?

Il y a quelques jours, dans l'assemblée générale des cercles catholiques d'ouvriers de M. de Mun, on préconisait la diffusion de la bonne presse. A peu près à la même date, au sein du congrès bibliographique un membre de l'Institut, M. Léon Gautier, déplorait la faiblesse des catholiques qui ne savent pas défendre leurs idées et leur foi. Partout les mêmes cris retentissent. C'est bien; mais que fait-on pour combattre l'inertie et remédier au mal?

En dehors du Figaro qui pousse l'indépendance jusqu'à ne vouloir être inféodé à aucun parti, les conservateurs monarchistes n'ont qu'un seul journal populaire à grand tirage, le Soleil; mais ce journal est indépendant du parti même qu'il sert; et ce n'est pas le parti qui l'a créé; il est tout entier l'œuvre de talent et de l'habileté d'un homme, qui seul peut en revendiquer l'honneur.

Quant au parti, je le répète, qu'a-t-il fait? Quel rival a-t-il suscité au Petit Journal, par exemple? Quelle concurrence a-t-il imaginée contre les ravages de la presse anarchiste?

Les Belges, les Allemands nous ont montré comment on s'ouvre les veines pour conserver la vie. Les Belges, — un petit peuple, — ont dépensé 150 millions de capital, rien que pour fonder leurs écoles, et ils se saignent de 25 millions par an pour les entretenir.

En Angleterre, on a vu le duc de Norfolk donner dix millions d'un seul coup pour le même objet. A nous de constituer à leur exemple le "trésor de guerre" sans lequel tous les comités, les manifestes et tous les discours resteront impuissants. Nous sommes jus qu'ici demeurés inférieurs à tous nos voisins, dans les luttes libérales et religieuses. Il faut nous décider, comme eux, à l'effort et au sacrifice si nous voulons, comme eux, arracher la victoire.

- PH. DE GRANDIEUX.
— Dans une soirée :
— Pourquoi jeune homme qui faites vos débats dans le monde, commencez-vous par vous montrer si empressé auprès de Mme X..... qui est laide et sottie.
— Dame! monsieur, c'est pour me faire la main. Est-ce que les barbiers n'apprennent pas à raser sur une tête de bois?
— Puisque tu as été bien sage, dit la maman à Toto, tu vas avoir un bonbon. Qu'est-ce que tu veux? Un chocolat, un caramel, une dragée?
— Toto, après une longue réflexion. — J'en veux un coté ensemble.
Dans le bureau d'un journal parisien :
— Je vais assister à l'inauguration d'une statue.
— Houdou?
— A Versailles?
— Carnet d'un philosophe :
— Un proverbe a dit : On peut ce qu'on veut. Ma formule, à moi, serait plutôt : "On veut toujours ce qu'on ne peut pas."

ENTREPRENEUR DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.
Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

F. BELANGER

159 Rue Bank Téléphone No. 92

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate", Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines

234 rue Wellington. Agents des célèbres fournaies "Superieur Jewel"

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien Criblé et Tamisé.

O'Reilly & Heney

Bloc Russell, Rue Sparks.

JONG D'OR SOLIDE

35c. pour six Jone valant \$2. Ce Jone est fabriqué d'une manière spéciale pour résister à toutes les conditions de température et de pression. Il est garanti si solide que vous pouvez l'utiliser sans crainte pour vos machines à vapeur, vos pompes, vos moteurs, etc. Il est le meilleur Jone que vous pouvez acheter.

W. BAKER & Co.'s

Breakfast COCOA

Duquel l'écou de l'écou est extrait, est absolument pur et c'est soluble. Pas de Chimiques

sont employés en sa préparation. Il est plus que trois fois plus fort que le cacao mélangé avec du sucre.

SLAND HOME Stock Farm.

Gravel Hill, Wayne Co., Mich. AVAGE & FARNUM, Propriétaires.

Percheron Horses.

A beautiful breed of the best of France in the Detroit River, ten miles below the City, and is available by railroad and express. It is a gentle, docile, and obedient animal, and is well adapted for all kinds of work. It is a horse of peace and good nature, and is well adapted for all kinds of work.

W. BAKER & Co., Detroit, Mich.

se vend chez tous les Epiciers.

se vend chez tous les Epiciers.

DE ANTE DUBONS CHEZ- Murphy & Cie. Dentelles. Broderies. Rubans. J. M. & Cie. NEAU L. LEGRAND. Goudron Goyot. Préparation avec l'aspéro, antiseptique. QUE DE FORCES RAVAIS

ENTREPRENEUR DE MEUBLES MEUBLES! MEUBLES! Nouveaux et a Grand Marche Harris & Campbell. HOTEL SAINT LOUIS 43-45 Rue YORK, OTTAWA ISRAEL MOREAU, PROPRIETAIRE -MONTRES D'OR- DAMES. POND'S EXTRACT. SLAND HOME Stock Farm. Percheron Horses. W. BAKER & Co.'s Breakfast COCOA.

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LA DIANE DE L'AMOUR CINQUIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE.

(Suite)

—Ah! dame! reprit le sous-officier en clignant de l'œil, quand on laisse une fille jeune en compagnie d'un lieutenant, d'un lieutenant de hussards surtout, faut l'avertir. Dans le service, moi, j'avertis toujours mes inférieurs avant de parler.

—Vous défiez-vous de moi, par hasard? s'écria Robert; alors Bouginière, il faut enmener votre fille.

—Me défier de vous, mon lieutenant! Moi, le maréchal des logis Bouginière, qui vous aime tant! c'est pas possible cela; mais le monde est si méchant! —Le monde! vous voulez dire le lieutenant Sauvageol; mais il me semble que votre fille ne reste pas seule avec moi, puisque sa mère est là.

—C'est vrai, mon lieutenant; mais la pauvre Lucienne c'est comme si elle n'y était pas.

—Je le sais, mais je ne puis m'empêcher, mon cher Bouginière, de vous faire observer qu'il en a été toujours ainsi depuis que vous m'avez offert l'hospitalité au moulin de votre beau-père. Aujourd'hui, d'après vos paroles, je connais que vous n'avez plus en moi la même confiance que par le passé, et je ne vous cache pas que cela m'afflige.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant! je n'ai pas la tête à moi ce matin. Vous savez, on a quelques fois des distractions dans la cavalerie, et il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche. Cela ne m'arrivera plus, nom de nom! Dites-moi que vous ne m'en voulez pas?

—Voilà ma main, mon bon et brave camarade.

Le maréchal-des-logis se ra si-lencieusement la main du lieutenant; puis, ayant embrassé au front sa fille et la pauvre idiote, il sortit en maugréant contre lui-même et contre le lieutenant Sauvageol, qui lui avait mis martel en tête depuis la veille, avec ses méchants propos.

A peine Bouginière avait-il franchi le seuil du moulin que Lucienne elle-même se leva et parut disposée à se retirer. Robert s'élança auprès d'elle, et la retint par le bras:

—Vous aussi, lui dit-il, vous voulez me quitter, vous Lucienne?

—Oh! monsieur Robert, lâchez-moi, je vous en prie.

En parlant ainsi la jeune fille, palpitante, éperdue, semblait sous l'influence d'une vive frayeur.

—Voilà que je vous fais peur à présent, n'est-ce pas? dit Lucienne, moi qui vous témoignais tant d'amitié! Cela n'est pas naturel, convenez-en, et j'ai le droit de vous reprocher, n'est-ce pas, de vous chercher à me justifier à vos yeux.

—Dame! monsieur Robert, ce n'est pas ma faute si j'ai peur de vous un brin maintenant, après tout ce que je sais. D'abord, c'est plus fort que moi. Les mauvais sujets, je n'ose pas les regarder en face. J'aimerais mieux, je crois, rencontrer un loup; au moins j'aurais chance de le faire sauter en criant.

—Robert ne put réprimer un sourire.

—Mais, ma chère Lucienne, s'écria-t-il, est-ce que je vous ai jamais dit un mot de moins de vous plaindre de moi.

—Pas encore; mais cela peut venir bien vite, bonnes gens d'après votre réputation.

—Ma réputation! M. Sauvageol m'a donc fait bien noir à vos yeux, à ceux de votre famille, que j'aime comme si elle était la mienne. Vous voyez à bien, ma chère Lucienne, qu'il faut absolument que je parvienne à me disculper.

—Eh bien! essayez vous là près de moi, pas trop près pourtant, monsieur Robert, et je vais vous dire tout ce qu'on vous reproche.

—La jeunesse Lucienne, un peu rassurée, se mit à raconter au jeune officier tout ce qui s'était passé la veille entre son grand-père, son père et le lieutenant Sauvageol, jusqu'au moment où Bouginière avait cru devoir l'emmener elle-même.

—N'est-ce que cela? dit Robert; j'aurais dû m'en douter en retrouvant ici M. Sauvageol.

—Il me semble, reprit la jeune fille, que c'est déjà bien assez, monsieur.

gny épouse dans trois jours mademoiselle de Chalandray.

—Dame! monsieur Robert, c'est peut-être bien le bon Dieu qui vous punit, et il est indulgent encore le bon Dieu, puisqu'il vous reste l'autre.

—L'autre! que voulez-vous dire?

—Madame la duchesse, pardonnez-moi!

—Vous aussi, Lucienne, vous avez de ces idées là. Savez-vous que si votre pauvre mère, qui est là, qui nous entend, hélas! sans nous comprendre; savez-vous que si elle pouvait se douter de ce qui se passe, elle la verrait se lever de son fauteuil et imposer silence à toutes les calomnies? La croiriez-vous, elle, au moins, Lucienne?

—Qui, monsieur Robert.

—Eh bien! croyez-moi donc moi-même, quand je vous dis que de tels propos, que de tels soupçons sont un outrage pour la plus noble et la plus vertueuse des femmes; que loin, d'accuser madame la duchesse de Sauves, vous devez m'aider à la défendre, que c'est votre mère elle-même qui vous y invite par ma bouche. Car il y a dans tout cela un secret terrible, connu de votre mère seule, entendez-vous, Lucienne? un secret qui m'étonne depuis que moi aussi je le connais, un secret qui, s'il était découvert, serait peut-être un arrêt de mort pour plus d'une personne.

—Ah! s'écria la jeune fille, que ne m'avez-vous dit cela plus tôt, monsieur Robert? Je vous crois, allez! je vous crois et je vous rends toute mon amitié; car vrai, là, je n'avais plus d'amitié pour vous.

—Merci ma bonne Lucienne, merci! Eh bien cette amitié-là il faut que vous m'en donniez la preuve, il faut que vous soyez chargée de remettre entre les mains de madame la duchesse de Sauves, une lettre des plus importantes.

Lucienne rougit et parut hésiter un instant; puis, prit une résolution soudaine.

—Allons, dit-elle, donnez-moi cette lettre; ce n'est pas beau ce que je vais faire là, bonnes gens! mais je ne veux rien vous refuser. Je vais même faire mieux encore; on m'avait bien défendu pourtant de vous le dire, et je serai grondée par cela; mais c'est égal. Entendez-vous le cor qui sonne dans les bois?

—Certainement.

—Eh bien, est-ce que ça ne vous fait pas venir aucune idée, monsieur Robert? Est-ce que vous ne pensez pas à mademoiselle Claire?

—Hélas! je n'y pense que trop!

—Voyons, regardez-moi! Est-ce que ça ne vous ferait pas un brin de plaisir de la voir encore une fois mademoiselle Claire, avant le jour où elle va appartenir tout-à-fait à son vilain futur? car je suis sûr qu'il n'est pas gentil et mignon comme vous, ce futur-là. Dit- moi bien vite si vous en seriez bien aise, au cas que la chose soit possible, bonnes gens?

—Pouvez-vous me le demander?

—Alors, sachez donc que pendant que toute leur compagnie est à la chasse, mademoiselle Claire est ici près, à deux ou trois cents pas, avec madame la duchesse. Elles sont venues toutes les deux pour visiter de pauvres gens qui ont été bien malheureux cet été, car le feu du ciel est tombé sur leur grange et leur a enlevé tout ce qu'ils possédaient. Mademoiselle Claire est si bonne et si charitable pour les malheureux! et l'on dit que madame la duchesse ne l'est pas moins. C'est là-bas, tout au bout de la prairie, de l'autre côté de la rivière, à un en trois qu'on passe à gué quand les eaux sont basses; mais, à présent que la rivière est tout enflée par les pluies, il faut passer en bateau et on ne veut pas faire le grand tour. Ces dames ont laissé leur voiture dans le pavillon de chasse, vous savez, au milieu des bois, pour ne pas appeler l'attention du monde, et, comme il fait beau, elles ont voulu faire la route à pied. Ne les avez-vous rencontrées tout à l'heure, quand j'étais sorti avec le père. Elles ont demandé des nouvelles de tout le monde du moulin, excepté des vôtres, monsieur Robert; mais je voyais bien qu'elles pensaient et que leurs yeux se tournaient toujours, comme malgré elles, du côté du moulin. Le père les a bien engagées à venir s'y reposer, quand elles sortiraient de chez ces pauvres gens de là-bas; mais, après qu'elles se sont regardées toutes les deux, madame la duchesse a remercié, en ajoutant: "Vous savez bien, ma chère Claire, que c'est impossible." C'est vrai, a répondu mademoiselle Claire, en poussant un gros soupir. E.

voilà, monsieur Robert, tout ce que j'avais à vous dire.

—Ainsi, vous croyez, Lucienne, que mademoiselle Claire ne m'a pas oublié?

—Peut-être bien, monsieur Robert.

—Mais oserai-je jamais m'approcher d'elle? Oh! non, je ne le puis ni ne le dois.

—C'est bien parler cela, monsieur Robert, et voilà comme j'aime à vous entendre dire. Mais le curé lui-même ne trouverait rien à y reprendre. Mais il me semble que vous pourriez toujours y aller voir; ce n'est pas défendu cela. On se rencontre comme par hasard et puis si j'avais un amoureux, moi, il me semble que je serais bien aise de le rencontrer, da!

—Ah! Lucienne! Lucienne! vous avez raison. Si je puis seulement l'apercevoir de loin, je vais être heureux. C'est égal, mon enfant, quand vous aimez, n'aimez jamais que celui que vous pourriez épouser. Et puis ma lettre! songez bien à ma lettre au moins!

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

—Chose promise, chose due! répondit la jeune fille en souriant. Demain sera-ce assez tôt?

—Ah! Lucienne! Lucienne! Robert, je me sauve bien vite pour ne pas être tenté de vous embrasser.

Bryson, Graham & Cie.

COLOSSALE VENTE SEMI-ANNUELLE.

DE NOTRE SURPLUS DE MARCHANDISES D'ETE.

Tous les jours une foule nouvelle, de nouveaux visiteurs se pressent dans nos magasins. On vient de très loin. L'argent que l'on économise dédommage le temps que l'on perd. Et remarquez que ce n'est pas le bon marché qui attire nos nombreux clients, mais la bonne qualité de nos marchandises.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX

THE GUTTA PERCHA & RUBBER CO. OF TORONTO. BELTING PACKING HOSES

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME

MUNN & CO. PATENTS

CATARH

LINIMENT GENEAU 36 ANS DE SUCCES

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

Warner's Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIÉS

Le Goudron Guyot

MANQUE DE FORCES LE FER BRAYAS

Publie pa

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien d

Un An en Ville... Un An par la Poste...

12eme. ANNÉE

LE PROBL

Franco - A

On s'attend à que surprise, comme con voyage de Guillaume I

Quoi qu'il en soit des seins du plus nomade des européens, il est certain

L'expérience a démontré que nous avons été

Lorsque, après nos vaincreux intraitables, tentant pas de notre or, chat deux de nos provin

Le Goudron Guyot, par sa composition, possède les propriétés de l'eau de Vichy

MANQUE DE FORCES LE FER BRAYAS